

Le problème d'infiltration L'image bipolarisée

Élie Castiel

Number 310, October 2017

Le problème d'infiltration

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86618ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Castiel, É. (2017). Le problème d'infiltration : l'image bipolarisée. *Séquences : la revue de cinéma*, (310), 4-5.



LE PROBLÈME D'INFILTRATION

L'image bipolarisée

*Le temps, pour le critique, de rapprocher le plus récent film d'un cinéaste à ses précédents est sans doute révolu, même si au fond, on retrouve chez chacun d'eux, des parcelles de ses films antérieurs. Chaque nouveau projet possède néanmoins ses propres codes, des risques dus au métier, conduit vers des horizons créatifs encore méconnus du metteur en scène en question, des bouts de cinéma qu'il découvre sans doute lui-même à mesure qu'il tourne. Sur ce point, **Le problème d'infiltration** est sans contredit un film-phare dans la carrière de Robert Morin. Nous sommes séduits, agréablement désorientés et du coup, émerveillés par un travail de mise en scène d'une minutie sans pareille.*

ÉLIE CASTIEL

Les premières images ou plutôt le premier plan est obsédant, brutal, clinique, glacial, un espace créé de toutes pièces où surréalisme et impressionnisme se croisent pour mieux saisir l'instant, renvoyant directement à l'hommage amoureux et cérébral que Morin fait à Fritz Lang. À l'instar de la créature créée par le docteur Victor Frankenstein, le patient du chirurgien Louis Richard substitue sa monstruosité incarnée à son créateur au cours d'un dialogue magnifiquement écrit (le sens dramatique de la langue québécoise trouve ici des accents et des tonalités extraordinaires, joignant allègrement satire et austérité) et d'une interprétation magistrale de ce duo infernal, tous deux prisonniers d'un véritable puzzle dramatique. C'est ainsi que débute cette descente aux enfers qui permet à Christian Bégin d'ajouter triomphalement une corde à son arc : il joue les diverses formes de la démence avec un sens inné

de l'autodérision tant son personnage irréal est du domaine purement cinématographique — les rapports bipolaires avec sa femme et ambigus avec son fils sont filmés à l'intérieur de l'espace décoratif d'une villa bourgeoise par un cinéaste qui n'a jamais rompu avec sa démarche originale, mais qui, ici, occupe ce territoire en le transformant en un château fort hors du temps avec un doigté remarquable.

Quasi théâtral dans sa construction, changeant d'un décor à l'autre comme s'il s'agissait pour chacun d'eux d'annoncer la (fausse) suite des événements, **Le problème d'infiltration** est justement l'intrusion d'un cinéaste dans son propre cinéma. Un intelligent et persuasif examen de conscience bienvenu qui attribue fièrement au cinéma québécois une nouvelle pulsion. Avec Morin, nos images en mouvement ne sont plus l'apanage d'une génération de metteurs en scène qui se dressent les uns contre les autres, mais au contraire,

PHOTO : Christian Bégin et William Monette (assis) : jouer les diverses formes de la démence



la saine réconciliation pour un cinéma multiple. C'est dans cet esprit de partage et de création que le cinéma est un *instrument de travail* démocratique. On se pose la question à savoir si le film de Morin n'est pas annonciateur d'une *néo-politique* des organismes publics subventionnaires pour donner l'accès facile à toutes les générations. Nous le souhaitons vivement.

Œuvre-hommage tout autant que personnelle, **Le problème d'infiltration** se souvient également d'un cinéma et d'une époque particuliers où le *Nosferatu* de Murnau et le *Mabuse* de Lang partageaient le goût de mettre en évidence ces personnages tout autant fictionnels que représentants d'une société malade, indécise, annonciatrice d'un futur pas si rose.

À un jeu d'ombre et de lumière *murnauvesque* où le noir et blanc domine, Morin le permute vers des couleurs variées, agressives, par moments dangereusement et fugitivement douces, non pas pour s'accorder avec l'instant présent et atténuer les intentions, mais pour permettre au film de nourrir les étapes psychologiques d'un personnage cinématographique exceptionnel.

Avec **Requiem pour un beau sans-cœur**, le cinéaste, pourrait-on dire mythique, signait un troisième long métrage rempli de promesses tenues et dont les assises ont influencé et continuent de le faire une grande partie des jeunes talents d'ici.

Le plan-séquence est au service du cinéma comme pour suggérer la durée, une question de continuité de l'action, un refus catégorique (comme chez Theo Angelopoulos et Béla Tarr) de ne pas interrompre le cours du récit et tout particulièrement de la séquence, comme au théâtre. L'expressionnisme allemand se prête à cet étrange jeu d'interruption visuelle et narrative. Morin a saisi admirablement bien cet élément cinématographique et ce courant artistique foisonnant, dantesque et délicieusement décadent malgré les apparences, lui administrant ici une dose de modernité perverse.

Le film, n'est-il pas en fin de compte une mise en abyme? Magistrale confrontation entre l'esprit détourné du chirurgien Louis Richard et la quête d'un cinéaste qui semble se demander où va le mener toute cette histoire?

Impossible de ne pas évoquer les dernières images composant un plan-séquence hallucinant, ouvert à toutes les possibilités, revendiquant par la même occasion le pouvoir du cinéma dans sa quête symbolique. Le combat philosophique des Grecs entre Éros et Thanatos est remplacé dans cette finale culte par la lutte entre la « caméra » et son pouvoir « sans limites ».

Le film, n'est-il pas en fin de compte une mise en abyme? Magistrale confrontation entre l'esprit détourné du chirurgien Louis Richard et la quête d'un cinéaste qui semble se demander où va le mener toute cette histoire? Car le film en quelque sorte voyage constamment entre lucidité et démente. Comme par magie, le masque du comédien se substitue à celui du réalisateur et vice-versa. Une étrange valse à deux temps qui confirme le caractère d'une non-fin narrative, mais en même temps, une *happy-end* cérébrale et confinée selon laquelle le cinéma n'a pas rendu son dernier souffle. C'est sans doute ce qu'a voulu dire un Robert Morin souverain, plus subtil que jamais, manipulant à sa guise le territoire des images en mouvement, prouvant paradoxalement que la vie est plus forte que tout.

■ INFILTRATION | Origine: Canada [Québec] – Année: 2017 – Durée: 1 h 33 – Réal.: Robert Morin – Scén.: Robert Morin – Images: Robert Morin – Mont.: Robert Morin – Éclairage.: Ugo Brochu – Mus.: Bertrand Chénier – Son: Louis Collin, Stéphane Bergeron, Marcel Chouinard – Dir. art.: André-Line Beuparlant – Cost.: Sophie Lefebvre – Int.: Christian Bégin (Dr. Louis Richard), Sandra Dumaresq (l'épouse), William Monette (le fils), Guy Thauvette (le patient) – Prod.: Luc Vandal (Coop Vidéo de Montréal) – Dist.: K-Films Amérique.